

«Il y aura un avant et un après Trèbes dans le quinquennat d'Emmanuel Macron»

Par Arnaud Benedetti | Publié le 28/03/2018 à 18:31



FIGARVOX/TRIBUNE - Arnaud Benedetti voit dans les événements survenus en fin de semaine dernière une rupture dans la ligne politique du président. Selon lui, sa stratégie de communication est désormais soumise à l'épreuve des faits, et ne peut plus reposer sur des illusions.

Arnaud Benedetti est professeur associé à l'Université Paris-Sorbonne, coauteur de Communiquer, c'est vivre (entretiens avec Dominique Wolton, éd. Cherche-Midi, 2016), et auteur de La fin de la Com' (éditions du Cerf, 2017).

Emmanuel Macron ne peut plus jouer. Cette fois-ci, la vision d'une société irénique à partir de laquelle il a bâti sa rhétorique victorieuse du Printemps dernier se fissure, voire s'effondre sous les coups violents de la réalité. Depuis un an, toute l'entreprise du candidat puis du Président a consisté à développer dans un pays gagné par le doute un imaginaire empreint d'optimisme et d'enthousiasme. Pour une bonne part, le monde qui vient est au regard du macronisme mirobolant et triomphant un monde délesté de ses inquiétudes, de sa charge douloureuse du doute et parfois de ses incertitudes. En d'autres termes, pas de «malaises dans la civilisation» pour les marcheurs! La mythologie du nouveau chef de l'État reposait jusqu'à présent sur un ressort étonnamment efficace dans une époque fortement anxiogène: la marque Macron installait un univers vitaminé qui se prêtait à croire en son avenir, prenant à son compte non pas les vieilles «illusions lyriques» ou autres «lendemains qui chantent» mais une vision d'un futur ouvert à l'épanouissement de chacun. Macron et sa petite musique incarnaient l'accomplissement de la société des individus, option libérale du politiquement correct. C'était cet imaginaire positif, aérien, désinhibé qui avait fini par prévaloir dans le fond de l'air des médias et de l'opinion.

Ce sentiment diffus était d'autant plus répandu qu'il s'était forgé sur les ailes d'une campagne électorale qui, voici un an, avait laissé hors champ ou presque l'un des enjeux les plus passionnels et clivants du débat public: la question identitaire .

C'est bien cette dernière qui, en 48 heures, force d'une actualité cruelle, est venue s'abattre violemment sur les flancs insouciantes de la croisière macroniste... C'est comme si la virtualité de la splendeur du règne débutant se heurtait subitement à l'entrechoquement brutal d'une histoire que l'on s'imaginait évanouie, heureusement dépassée. Macron, sans le dire, réalisait la promesse de cette «identité heureuse» que son aîné Juppé avait en vain essayé de promouvoir. Bien-sûr tout ceci se diffractait au prix d'une communication soigneusement distillée dans les veines médiatiques de la société. Ce jeune président, par une sorte de grâce inattendue, apaisait les vieilles angoisses, résorbait les plaies, effaçait les maux existentiels d'un pays en proie à des convulsions communautaires.

L'aube du mandat irradiait ainsi d'une forme de thaumaturgie. Une bulle narrative enveloppait les faits et gestes du jeune Prince, incitant chacun d'entre nous, tout à la fois récepteurs, consommateurs et citoyens, à une discrète mais indiscutable bienveillance. La magie opérait, non par adhésion à une politique, mais bien plutôt

Le surgissement de la terreur catapulte vers la réalité sans fard un pouvoir fondé sur le storytelling.

par appropriation d'un récit dont la vertu consistait exclusivement à rassurer, à défaut de proprement convaincre. Force d'une communication pensée, réfléchie, polie ; force d'une communication dont les sérums anesthésiques se nourrissaient de circonstances opportunément paisibles ; force d'une communication dont l'alliage de la stratégie à la conjoncture inespérée suscitait une mélodie envoûtante.

Ce cycle quelque part s'achève, la bulle de toutes les spéculations communicantes soudainement éclate ... Le surgissement de la terreur catapulte vers la réalité sans fard un pouvoir qui jusqu'à présent était parvenu à substituer aux âpretés de l'histoire les sirènes adoucissantes du storytelling.

En quelques heures, le drame est venu nous rappeler que la posture ne saurait éponger le mal quand celui-ci mine au quotidien les fondations de la cité. Confronté à la brutalité de l'assaut, le macronisme a surjoué... et déjoué. Les maladresses argumentaires du Ministre de l'intérieur reconnaissant le suivi du terroriste dont rien dans le comportement ne présageait d'un passage à l'acte ; l'exposition surlignée à dessein, voire ostentatoire du déploiement de la com' de crise avec le point d'orgue de l'intervention présidentielle, précédant (chose rare) en direct de Beauvau celle du procureur dessinent les figures d'une politique désarçonnée par le défi que les assassins lui opposent. Les vieux de la montagne aux confins de l'Orient viennent éprouver nos jeunes dirigeants de l'Occident fatigué. Or, jusqu'alors crédité d'une certaine assurance par l'excellence, feinte ou non, de sa représentation, voire de son incarnation, le pouvoir macronien pris au feu et au piège des événements n'a pas forcément rassuré, tant sur les enjeux de la laïcité, de l'identité, de la lutte contre l'islamisme ; l'expression de sa politique traduit l'ambiguïté de son projet. Avant le drame, le non-dit couvait sous une communication politique comme effrayée par l'énormité du sujet. Encore bénéficiait-il du doute qu'autorisait pour l'occasion l'absence heureuse de confrontation à l'épreuve des faits. Après le drame, rien ne prédispose à penser que tout soit vraiment désormais échafaudé pour éviter le pressentiment de «l'étrange défaite»... Ainsi paraît s'installer dans l'histoire du mandat macronien un avant et un après Trèbes, un partage des eaux entre un pouvoir exalté par la com' et un pouvoir désormais cerné par la matérialité tragique du destin. Comme un basculement...